

Octobre 1939

No 309

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
PUBLICATION MENSUELLE

L'Espagne au sortir de la guerre

PAR

le R. P. Joseph LEDIT, S. J.
Directeur des « Lettres de Rome »



Prix: 15 sous

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTRÉAL

Direction:
SECRÉTARIAT DE L'E. S. P.
1961, RUE RACHEL EST

Administration:
L'ACTION PAROISSIALE
4250, RUE DE BORDEAUX

1939

TOUS DROITS RÉSERVÉS



PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Directeur: R. P. ARCHAMBAULT, S. J.)

(Abonnement: \$1.50 par an)

1A. L'École Sociale Populaire	Arthur SAINT-PIERRE
2. L'Organisation ouvrière dans la province de Québec (2 ^e édition, 1913)	S. S. LÉON XIII
15. L'Encyclique « <i>Rerum novarum</i> »	Dr Joseph GAUVREAU
18-19. Contre l'alcool	Abbé GOUIN, P. S. S.
20-21. Un catholique social: Frédéric Ozanam	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
24. Le Clergé et les études sociales	XXX
30. L'Utopie socialiste — I	DOMBRAY-SCHMITT
31. Le Val des Bois	R. P. DALY, C. SS. R.
33. Les Écoles maternelles	Arthur SAINT-PIERRE
36-37. Le Devoir social	R. P. TRUDEAU, O. P.
40. Les Syndicats socialistes et neutres	R. P. GONTHIER, O. P.
46. A propos d'immunités	R. P. RUTTEN, O. P.
48-49. Leçons pratiques d'action sociale catholique	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
51. Les Avantages de l'agriculture	Abbé GOUIN, P. S. S.
53-54. Le Règne social du Sacré Cœur	Anatole VANIER
55. Le Comptoir coopératif	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
59. Le Clergé et les œuvres sociales	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
62-63-64. Vers les terres neuves	R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J.
76. Nos errements agricoles	Abbé Edmour HÉBERT
86. Le Problème social et sa solution	E. S. P.
87. Les Semaines sociales	Alfred CHARPENTIER
88-89. De l'Internationalisme au Nationalisme	Antonio PERRAULT
91. L'Action sociale	R. P. VILLENEUVE, O. M. I.
92-93. La Grève et l'enseignement catholique	Edouard MONTPETIT
94. Programme d'action sociale	Mgr L.-A. PÂQUET
96. L'Organisation professionnelle	Abbé Emile CLOUTIER
97. Syndicats patronaux	Abbé Edmour HÉBERT
100. Le Salaire	XXX
102. La Question des chemins de fer	Wilfrid GUÉRIN
103. Les Caisses Desjardins: œuvre sociale	E. S. P.
105. L'Organisation ouvrière catholique au Canada	E. S. P.
106. Réformes scolaires	Mgr Eugène LAPOINTE
107. Le Travail du dimanche dans notre industrie	J. W.
108. La Gaspésie	E. S. P.
110. La Société catholique de Protection	Olivier CARIGNAN
111. Le Problème des narcotiques au Canada	Paul CHARTIÉ, S. J.
112. Le Charbon au Canada	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
113-114. Le Nord qui s'ouvre	Abbé Edmour HÉBERT
115. Les Trois Etapes de la question ouvrière	R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.
116-117. Dans les chantiers	Dr Joseph GAUVREAU
118. La Mortalité infantile	Gérard TREMBLAY
120-121. Le Chômage	R. P. Léo BOISMENU, S. S. S.
122. L'Eucharistie et la question sociale	S. G. Mgr LAFLÈCHE
124. Le Patriotisme	E. S. P.
125. L'Apprentissage	Charles GAGNÉ
126-127. Notre problème agricole	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
128. Les Forces hydrauliques	Abbé Arm. BEAUREGARD
129. L'Art ménager	Georges BOUGHARD
130. Le Domaine rural canadien	Georges BOUGHARD
131. Les Paysans de France	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
132. La Jeune Fille et les œuvres de charité	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
133-134. Pour et contre le tabac	G.-E. MARQUIS
135. Vers l'émancipation économique	XXX
136-137. Le Travail de nuit dans les boulangeries	G.-E. MARQUIS
138. Expansion industrielle dans le Québec	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
139. Le Logement et la santé	R. P. Louis LALANDE, S. J.
142. L'Éducation de la Justice	R. P. J. SALSMANS, S. J.
143. Abolitionnisme ou Réglementation	Max. TURMANN
144. L'Actionnariat syndical	C.-J. MAGNAN
146. Le Conseil national d'Éducation	R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.
Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
Éclaireurs canadiens-français	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
150. La Pulpe et le Papier	Alfred CHARPENTIER
L'Atelier syndical fermé	

L'Espagne au sortir de la guerre

par Joseph LEDIT, S. J.¹

L'Espagne nouvelle

Ma toute première impression, et elle fut confirmée à chaque instant de cette émouvante randonnée qui dura vingt-cinq jours, est que l'Espagne vient de subir une transformation profonde. Ce n'est plus l'Espagne que j'avais connue il y a quinze ans. Il ne s'agit pas ici d'une transformation extérieure, mais surtout d'un profond changement dans les âmes. Les Espagnols viennent de se retrouver, ils ont été mûris par la souffrance, la lutte et la victoire. Ils ont confiance en eux-mêmes et ils envisagent l'avenir avec une calme assurance.

Leur confiance repose dans leur armée, dans leur *Caudillo*, dans le renouveau religieux en profondeur.

L'armée. Qu'on ne se fasse pas d'illusions. L'Internationale avait répandu la légende que l'armée espagnole était faite surtout d'Italiens et d'Allemands. L'Italie et l'Allemagne ont assurément aidé, surtout en envoyant du matériel de guerre, et les Espagnols leur sont profondément reconnaissants, mais le poids de la guerre a été porté par l'infanterie espagnole, aussi tenace, aussi intrépide, aussi dédaigneuse de la mort qu'à l'époque où elle fut glorifiée par Bossuet. L'Alcazar, la Cité universitaire, Teruel, la bataille de l'Èbre, autant de noms légendaires, mais on parle surtout de la bataille de l'Èbre. La furieuse bravoure avec laquelle les requetés se sont lancés contre

1. Désireux de se rendre compte par lui-même de la transformation que l'Espagne avait subie, le R. P. Ledit, S. J., qui avait étudié jadis la théologie en Castille et parle couramment l'espagnol, est allé enquêter sur place. Ces lignes, parues d'abord dans les *Lettres de Rome*, nous donnent ses impressions dans toute leur fraîcheur et leur sincérité. (Note des éditeurs.)

les fortifications accumulées dans la « poche de Gandesa », durant l'été de 1938, qu'ils démolirent avec leurs grenades à main, a persuadé les soldats espagnols que rien au monde ne pouvait arrêter leur élan. Franco leur a dit, et ils le croient, qu'un soldat espagnol fait reculer cinq soldats étrangers. Aussi héroïques que les soldats, les fils de famille, les *senoritos*, qui s'engagèrent comme *alféreces* (sous-lieutenants) et se firent tuer à la tête des hommes, ont gagné, par leur bravoure, la sympathie des ouvriers et paysans qui faisaient le gros des troupes de Franco. La guerre a uni les classes sociales de l'Espagne.

Le vendredi 14 avril j'allai visiter ce qui reste de la Cité Universitaire avec le P. Caballero, l'aumônier légendaire du secteur. Lentement, nous traversons le quartier d'Arguelles, où les brigades internationales accumulèrent de formidables barricades en maçonnerie et ciment armé. Il eût été impossible de traverser ces lignes sans détruire Madrid; c'est pourquoi les internationaux avaient dit: *No pasaran*, et Franco s'était promis de ne pas anéantir sa capitale. Nous débouchâmes devant la *Prison Modèle*, aujourd'hui une ruine, où tous les prisonniers, sauf ceux d'une seule salle, furent massacrés lors de l'approche des nationaux, en 1936. La *Pasionaria* avait harangué furieusement la populace de Madrid, et on était venu en foule massacrer les prisonniers de la *Carcel Modelo*. Un des rescapés, un frère jésuite, nous conta les détails de cette hécatombe.

Les abords de la cité universitaire ont été bombardés; les maisons sont éventrées, les toits effondrés, les balustrades pendent, presque miraculeusement, à des pans de maçonnerie; nous quittons l'agglomération urbaine, et passons par l'avenue, jadis superbe, qui conduisait à l'hôpital *Clinico*, le point avancé de l'armée nationale en territoire rouge, la célèbre forteresse où les légionnaires franquistes se couvrirent d'une gloire semblable à celle des héros de l'Alcazar.

Combien dramatique avait été leur résistance de vingt-neuf mois. Au début de novembre 1936, une poignée d'hommes avait franchi le Manzanarès sur une misérable passerelle de bois dont la largeur n'arrivait pas à un mètre. Des deux côtés de ce « pont », à vue d'œil, l'artillerie rouge les guettait. Combien de fois cette passerelle, seul point de contact entre la cité universitaire et le reste de l'armée nationale, fut bombardée au cours de ces vingt-neuf mois. A cet endroit, le territoire national était large d'un peu plus de 300 mètres; 500 soldats pour défendre cette langue de terre. « Quel miracle, me dit le P. Caballero, que nous n'ayons jamais été coupés. » C'est que les rouges ne se rendirent jamais compte qu'ils n'avaient devant eux qu'une poignée de fous héroïques qui s'étaient bien dit, eux aussi: *No pasaran!* Une fois arrivés à l'hôpital clinique, les légionnaires découvrirent que les rouges occupaient encore les étages supérieurs, alors qu'ils s'étaient eux-mêmes installés dans le sous-sol.

Le siège fut effrayant. L'artillerie rouge balayait tout de sa position dominante. Bientôt, les légionnaires, jour et nuit, entendirent le sourd bruit du pic! On plaçait des mines. Les explosions furent terrifiantes. J'ai vu plusieurs cratères dont la profondeur dépassait douze mètres. Les mines avaient été posées sous les fondements de l'hôpital, et quand elles éclataient, les étages croulaient, les masses de béton armé s'affaissaient et ensevelissaient les défenseurs, puis les rouges se précipitaient sur ces décombres pour y trouver toujours une poignée d'hommes qui ne se rendaient pas. « J'étais là, en bas, nous raconte le P. Caballero, quand j'entendis une explosion assourdissante; je crus que tout l'hôpital s'effondrait, je me précipitai pour voir ce qui était arrivé, et trouvai un des soldats de planton. — Qu'est-il arrivé? — Oh, rien, répond le légionnaire avec un calme épique. Une mine a éclaté et les autres sont là-dessous! » Ils étaient restés écrasés sous plusieurs étages. On avait érigé une plaque à cet endroit;

nous nous découvrimés et récitâmes un *Notre Père* pour ces défunts.

Il est intéressant d'observer que les édifices qui restèrent aux mains des rouges, l'Odontologie, la pharmacie, les Lettres, sont moins endommagés que le Clinico, la Casa Velasquez, l'Architecture, qui étaient aux mains des blancs. C'est que les rouges pratiquaient systématiquement la guerre de mines. *Volar Madrid*. Faire sauter la capitale. Tous les Madrilènes m'ont répété que si l'armée nationale avait tenté de prendre Madrid par force ou que si les rouges en eussent eu le temps, ils auraient fait sauter une bonne partie de la ville avant de se rendre. Ils avaient accumulé de gigantesques poudrières dans les coins les plus divers de la ville. Toute la matinée, nous errâmes paisiblement dans cet enfer de décombres, de nids de mitrailleuses où tout était encore comme on l'avait laissé quelques jours auparavant. Il y avait encore des cadavres sur l'herbe. Le génie faisait sauter les mines qu'on découvrait un peu partout; nous en trouvâmes plusieurs dans les tranchées.

Deux jours après, le dimanche de Quasimodo, je revins dans ce quartier. Comme tous les Madrilènes, j'allai prendre le soleil sur le *Paseo de Rosales*, la superbe avenue qui domine le Parc de l'Ouest. Ce coin, un des plus beaux de la capitale, était dantesque d'horreur. Les arbres du parc, des pins superbes, avaient été déchiquetés par les obus. Les édifices de l'avenue étaient en ruines; sur l'avenue elle-même, d'énormes gouffres creusés par les bombes; partout des tranchées. Les mines éclataient de tous côtés avec un bruit de feux d'artifice, c'étaient les soldats qui les faisaient sauter. Tout Madrid était là à se promener, à s'enivrer de printemps, de lumière et de bien-être; les enfants sautaient dans les tranchées; les amoureux se promenaient sous ce qui restait des sapins, et allaient mettre leur nez jusque sous les écriteaux où on les avertissait qu'ils étaient en danger de mort. Les macabres

placards n'émuvaient personne. Peu importait la mort aux Madrilènes. La guerre était finie, il fallait bien aller voir comment ça s'était passé. Les gardes militaires refoulaient la foule comme ils pouvaient, mais, Dieu merci, il n'y eut pas de victimes.

Ce n'était pas seulement les soldats qui montraient ce dédain superbe du danger. Les femmes ont, elles aussi, la bravoure dans l'âme.

Le mardi 18 avril, j'allai faire une excursion dans le quartier *Puente de Vallecas*, un des secteurs les plus écarlates de la banlieue rouge de Madrid. 90,000 habitants, qui avaient été desservis par une seule paroisse; le curé, saint vieillard, l'incarnation même de la charité, fut massacré avec d'innombrables autres personnes, dont l'évêque de Jaén, à quelques centaines de mètres de son église. Il y avait eu trois écoles catholiques; nous entrons dans une d'elles. Un requeté de faction nous laisse courtoisement passer. A l'intérieur, trois femmes simplement vêtues; c'étaient les religieuses, qui avaient laissé leur couvent à la dernière minute, en juillet 1936, pour se réfugier à Madrid. Parties les dernières, elles revinrent les premières. Quand elles ouvrirent la porte, elles esquissèrent un geste d'épouvante: « Attention, vous allez sauter. » Le sous-sol était un dépôt de bombes, et les placides requetés les extrayaient peu à peu. De fait, nous en vîmes plusieurs caisses. Nous dûmes faire remarquer aux religieuses que nous ne courions pas plus de danger qu'elles, ce à quoi, semble-t-il, les braves femmes n'avaient jamais pensé.

Dédain superbe de la mort! Le soldat national puisait la bravoure dans la force de ses convictions religieuses. Je sais que les journaux anti-franquistes se refusent à le reconnaître, mais il est certain que la plupart des soldats luttèrent *avec une conviction de croisés*. Ils avaient vu leurs prêtres tués, leurs églises brûlées, leurs convictions blasphémées, leurs enfants corrompus; ils prirent le fusil pour créer une Espagne où cela ne se reverrait plus. Telle

est la pensée qui animait l'immense majorité d'entre eux. C'était un plaisir de causer avec ces braves *muchachos*. Un jour, près de la porte d'Alcala, nous nous rencontrons avec un petit groupe de requetés, bien reconnaissables à leur bonnet rouge et chemise kaki. « *Olé muchachos ? D'où êtes-vous ?* » C'étaient des Catalans qui avaient « passé ». Passer est le terme technique pour dire qu'on s'était sauvé de la zone rouge et qu'on avait rejoint Franco. Plusieurs centaines de jeunes gens avaient fait le coup et s'étaient constitués en « Compagnie de requetés de Notre-Dame de Montserrat ». On causa; ils eurent vite fait de tirer leurs chapelets, leurs petits livres de prières. Ils nous montraient avec orgueil la pauvre médaille en fer-blanc de Notre-Dame de Montserrat qui était leur signe distinctif. Les Galiciens portent une médaille de saint Jacques; tous ont quelque insigne religieux et je ne vois pas qui a le droit de leur en faire un reproche. Ces jeunes gens se battent comme des lions, prient comme des anges et meurent comme des saints. Ils ont un beau sourire presque enfantin lorsqu'ils vous racontent les frasques qu'ils font pour se « débrouiller » afin d'avoir une demi-journée de permission en plus. La guerre a tué le respect humain en Espagne.

C'est à Burgos, le Jeudi Saint, que je fus le plus ému par le spectacle de la piété des soldats. Nous avions fini de dîner quand un de mes confrères, qui s'était approché de la fenêtre, s'écria soudain: « Venez donc voir! » La place, sous nos yeux, s'était remplie de soldats qui tournaient à droite par quatre pour entrer militairement à l'église afin de visiter le reposoir. Toute la journée, les soldats de Burgos passèrent leur temps à l'église; ce n'est que tard dans la soirée que j'aperçus des groupes un peu considérables dans la grande rue de l'Espolon. Burgos, d'ailleurs, durant la semaine sainte, donnait un spectacle unique. Tous ceux que je croisais dans les rues avaient l'air d'aller à l'église ou d'en sortir: les femmes, modeste-

ment vêtues, mantilla sur la tête et livre de prières à la main; les hommes graves, solennels. Sur tous les murs, d'innombrables affiches invitant la population à faire ses pâques. La ville prenait l'air d'une gigantesque église dont la cathédrale était le sanctuaire. Le maire de Burgos avait fait placarder cette savoureuse affiche:

MAIRIE DE BURGOS

Afin que durant les jours de la semaine sainte on observe rigoureusement l'ordre et la bonne conduite qu'exigent les sentiments religieux et la courtoisie qui sont traditionnels chez les habitants de cette capitale, les dispositions suivantes ont été dictées:

1° Depuis le Jeudi Saint, après les offices divins, jusqu'au Samedi Saint, après les sonneries du *Gloria*, il ne circulera dans la ville que les véhicules publics ou privés indispensables.

2° Les portes des églises devront être dégagées afin que les grandes multitudes qui viendront prier puissent circuler avec la commodité requise.

3° Dans le même but, il est défendu d'organiser dans ces parages des réunions, sauf pour les personnes autorisées à y exercer quelque fonction pieuse.

4° Il est interdit de chanter dans les rues ou de faire quoi que ce soit qui puisse troubler la sévère solennité de ces journées.

La Garde municipale et les autres services qui dépendent de la mairie veilleront à l'observation de cet arrêté.

Je pris part, le soir du Jeudi Saint, à une interminable procession à laquelle participèrent ou assistèrent littéralement tous les habitants de la ville. Burgos a une population d'environ 70,000 habitants. C'est à peu près le chiffre de ceux que je vis à la procession.

Les soldats sont reconnaissants à Franco de les avoir ménagés. La propagande internationaliste chercha souvent à pousser l'Espagne nationale à se lancer dans des aventures prématurées. Le Caudillo ne se pressa jamais; il ménagea ses troupes, les soigna, et obtint d'elles des sacrifices inouïs. Je pus toucher ceci du doigt le jour de mon départ de Madrid. J'avais pris un billet de troisième pour aller de Madrid à Barcelone. J'arrivai une heure à l'avance dans le wagon préhistorique où une foule énorme, faite surtout de militaires, était déjà entassée. On me fit

place; on m'aïda à ranger mes maigres bagages et bientôt la glace se brisa. Il y avait deux sortes de soldats dans le compartiment: les soldats franquistes qui allaient en permission, et les « rouges » qui, libérés des camps de concentration où ils avaient été enfermés lors de la débâcle finale, regagnaient leurs villages catalans. Quelle pauvre mine ils avaient, ces derniers, quand on les comparait aux robustes soldats nationaux. Ils me diront tout à l'heure qu'ils avaient déjà gagné de 5 à 6 kilos chacun dans les camps de concentration de Franco: « Oh oui! on nous avait bourré le crâne. Un des mensonges qu'on nous a fait avaler, par exemple, est qu'il n'y avait rien à manger chez Franco! On a tous déjà gagné de 5 à 6 kilos. » Rouges et nationaux eurent vite fait de fraterniser, les cigarettes circulaient de main à main, les gourdes ou bouteilles de bouche à bouche. Et bientôt, soudainement, j'assistai à une des scènes les plus intensément dramatiques de tout mon voyage.

Un légionnaire, un Aragonais des environs de Teruel qui avait « passé » avec sa femme et sa famille, mentionna son village d'origine. Mais nous étions là, dirent deux jeunes rouges! « Vous n'avez pas vu mon bar? — j'avais un bar », me dit-il en guise d'explication. Il décrivait l'endroit exact où ce bar s'était trouvé, la rue, la grande fontaine publique avec abreuvoir, la mairie. Les rouges se rappelaient tout, sauf ce bar. Évidemment, il avait été détruit, et les deux miliciens avaient fait partie de la bande qui était dans le village quand la maison et le bar de ce légionnaire furent incendiés ou démolis. Le légionnaire fronçait les sourcils; j'eus peur, un instant, qu'il n'éclatât. Après une seconde émouvante, philosophiquement, il tira sa blague de tabac, se roula une cigarette, passa sa blague et ses papiers aux miliciens rouges pour qu'ils en fissent autant, et on parla d'autre chose. Dans un esprit de fraternisation qui tenait du sublime, « rouges »

et « nationaux » se rappelèrent les volées qu'ils s'étaient mutuellement données au front de Teruel.

« Nous nous sommes bien battus, disaient les rouges, mais vous étiez plus forts que nous ! Vous aviez plus de munitions, plus de canons, plus de tout.

— Il devait faire froid, à Teruel, leur dis-je.

— C'était affreux, répondirent les rouges. Beaucoup eurent les pieds gelés et durent être amputés. On se réunissait autour du feu, la nuit, et quand quelqu'un s'endormait, on ne le réveillait pas, — il était déjà mort.

— Et chaque soir, reprit l'Aragonais national du bar détruit, on rentrait au bivouac, on nous donnait un verre de cognac, ou de rhum, ou d'anisette. On était bien, nous autres. Quelle bonne *paliza* (raclée !) nous vous avons donnée là-bas. »

La famine dans l'Espagne rouge

La veille de mon départ de Burgos, j'avais causé plus d'une heure avec une personne qui revenait de Madrid, où elle était allée ravitailler ses parents. Détails pitoyables de personnes affamées, se retenant avec un peu de dignité devant des plats fumants, — les premiers qu'ils aient vus depuis des mois, — et n'osant pas se servir une seconde fois, ramassant les miettes de pain pour les manger... Un des membres de la famille était mort de faim quelques jours avant l'arrivée des troupes. Aussi on me recommanda instamment d'emporter quantité de provisions.

Depuis longtemps, la population avait été rationnée. On faisait queue durant des heures pour recevoir, tous les deux jours, 200 grammes de pain par personne et 200 grammes d'autre chose, généralement des lentilles, les « pilules du docteur Négrin », comme les Madrilènes, toujours blagueurs, les appelaient. Pas de charbon, pas de bois, pas de gaz. Faible courant électrique, si bien que la

nuit les rues n'étaient pas éclairées. On chauffait un peu d'eau sur un fourneau électrique, et on y jetait les lentilles, ou le riz ou les quinze fèves. La famine devint vite effrayante. A Madrid, je causai avec beaucoup de personnes; les uns avaient perdu 25 kilos, c'étaient les plus fortunés; plus nombreux ceux qui avaient perdu 30, 35, 36 même 40 kilos. Le record, parmi les personnes que je rencontrai, fut de 47 kilos! Ne parlons pas de l'hippopotame du jardin zoologique qui en perdit mille; il fut heureux de survivre, car presque tous les lions moururent de faim, les ours, les zèbres et les chevaux furent mangés.

Les enfants souffrirent moins que les adultes. Les parents leur donnaient tout et disaient qu'ils n'avaient pas faim. La toute première personne avec qui je causai à Madrid était une pauvre vieille femme, hâve, décharnée, exténuée, qui me fit admirer ses enfants: « Je les ai tenus à la maison pour qu'ils ne soient pas corrompus, n'est-ce pas qu'ils se portent bien? » Pauvres garçons, maigres comme des bambous! Une autre femme, en me présentant son petit gars, alors que je m'étais mêlé à une queue de la Calle de Goya, me dit que le papa était mort de faim; quelques jours plus tard, je rencontrai deux jeunes filles le long de l'avenue de la Castellana: le religieux qui m'accompagna dit que, quelques jours auparavant, il avait assisté à l'agonie de leur mère morte de faim.

Et avec quel appétit on mangeait, une fois que les provisions arrivèrent à Madrid. La vieille domestique du logis où je m'arrêtai, à la Calle de Génova, rassembla toute une provision de pain le jour où cette denrée arriva à Madrid, puis elle s'installa furtivement dans un coin de la cuisine et mangea, mangea jusqu'à en tomber malade. Une autre fois, j'avais pris place dans une cuisine populaire de l'*Auxilio Social*. On distribuait le rata. Un grand garçon enfonça une fourchette dans le mélange et en retira un petit bout de saucisson. Il le dégusta à belles dents, alors que ses camarades lui firent honte de n'avoir pu

restreindre son appétit « devant tout le monde ». Il avait une faim de trois ans.

Inutile d'insister. La première chose dont on vous parle à Madrid, c'est des kilos perdus, de la famine, et de ce qu'on mange aujourd'hui. Tout le reste a été éclipsé par cette situation élémentaire. Les assassinats, les vols, les deuils, les prisons, les tchékas, les destructions, le vandalisme, on n'en parle que dans la suite. Le grand fait de Madrid est que, sous Négrin, on mourait de faim, tandis que Franco a apporté du pain, et, avec le pain, les jambons, les pommes de terre, la saucisse, les œufs et le reste. On m'a souvent répété, à Madrid, que si Franco avait tardé encore un mois ou deux, des dizaines de milliers, des centaines de milliers de personnes, peut-être, seraient mortes de faim.

Trois jours après mon arrivée, la municipalité publia une enquête sur les colonies d'enfants organisées par la municipalité rouge, lors du gouvernement de Négrin. Les enfants furent « confiés à la République » et envoyés dans les villages. Les plus grands travaillèrent dans les champs du lever au coucher du soleil; les troupes nationales les découvrirent nus et affamés dans cette occupation. Le matin on leur donnait du pain et de l'ail, le soir, du pain et de l'huile. Ils vécurent ainsi six mois. Environ 700 moururent. Parmi ces 700 enfants, 400 étaient des bébés. Il est impossible de décrire l'indignation des Madrilènes lorsqu'ils apprirent ces faits. Il est intéressant de les entendre classer les révolutionnaires: « Les anarchistes de la F. A. I., disent-ils, étaient des bêtes sauvages; ils fusillaient sans réfléchir, mais ils avaient du cœur, on pouvait les apitoyer. » Il est impossible de mentionner le nom de Négrin à Madrid; c'est lui qui est responsable de la famine, des tchékas, des résistances stupides. Ce froid docteur s'est vendu aux Russes, et il terrorisa Madrid avec les méthodes de l'O. G. P. U.

Cette famine, dont, en dehors d'Espagne, je n'avais eu qu'une très faible idée et qu'il est absolument impossible de décrire ou de s'imaginer (c'est ce que me répétèrent à l'envi les Madrilènes) a eu plusieurs causes.

Il y eut d'abord le désordre communiste. Un paysan avec qui je voyageai dans les environs de Caspe se chargea de me l'expliquer: « Quand les rouges vinrent dans mon village, me dit-il, ils organisèrent un syndicat. Le syndicat s'empara de tout, puis, quand vinrent les récoltes, les paysans durent tout donner. Quand ils virent qu'ils travaillaient pour rien et qu'on les affamait, ils cessèrent de travailler et alors il n'y eut plus rien. »

C'est exactement ce qui se passa quand Lénine introduisit le communisme en Russie; les paysans firent la grève des bras croisés, et il y eut la famine de 1920 et 1921.

« Ce que nous voulons, ajouta dramatiquement mon paysan, c'est la liberté et la justice. La liberté pour que chacun puisse travailler à sa besogne et pour son compte; la justice, pour que les syndicats ne viennent pas voler le fruit de notre travail. Et puis, qu'on puisse se marier convenablement et qu'on ne nous enterre pas comme un chien. » Liberté et Justice! Je songeai immédiatement à la vieille chanson des Men of Harlech, *Freedom God and Right*. Quand les démocrates se rendront-ils compte que la bande d'exploiteurs rouges qui maintint si longtemps l'Espagne sous le Knout a arraché aux paysans les derniers vestiges de leur liberté?

J'ai bien dit *exploiteurs*. Que mes lecteurs veuillent bien me croire si je leur répète que je me rends parfaitement compte de la gravité des accusations que je me vois obligé de porter. *L'Espagne rouge ne manquait pas de provisions*. Tout l'univers avait contribué à ravitailler les « loyalistes ». Néanmoins, s'il est vrai que le lait condensé envoyé par les travaillistes anglais à Barcelone fut distribué aux enfants, il est également vrai que le lait

condensé envoyé de Finlande à Madrid fut vendu au prix de 2 pesetas et 50 centimes par boîte. On arracha les étiquettes où il était dit que la distribution devait être gratuite, et on vendit les boîtes à ceux qui pouvaient les acheter. J'étais à peine arrivé à Madrid quand on procéda à une enquête dans les anciens locaux du Secours Rouge. On y trouva des quantités fabuleuses de provisions de toute sorte. La Généralité de Catalogne avait un centre à Madrid: on y trouva de nombreux paquets de provisions, envoyés à Madrid et qu'on laissa pourrir. Quand les nationaux entrèrent à Bilbao, ils y découvrirent tout un entrepôt rempli de jambons conservés (40,000 caisses de jambons, contenant chacune 10 jambons, en tout 400,000 jambons) venus d'U. R. S. S. Ce n'est assurément pas la Pasionaria qui mourut de faim à Madrid, ni Négrin.

Le scandale fut encore plus grand pour ce qui a trait au matériel sanitaire. Dans un numéro précédent des *Lettres de Rome*, nous avons décrit les efforts du Comité des Médecins antifascistes des États-Unis. Dans le monde entier, on recueillit des quantités énormes de matériel. Le jour de Pâques 9 avril, je visitai avec le P. Pérez del Pulgar l'Institut des Arts et Métiers de la Calle Alberto Aguilera. Je raconterai ailleurs comment ce superbe institut fut réduit à un état désastreux par l'incurie, l'ignorance ou le vandalisme rouge. Le P. del Pulgar me montra un immense quartier de sa bâtisse où, par ordre du gouvernement, on recueillait le matériel sanitaire récupéré dans diverses maisons de Madrid. La grande salle était destinée à recevoir vingt-cinq appareils complets des rayons X. Dans une autre salle on avait littéralement entassé des tables d'opérations chirurgicales; ailleurs, je vis des rayons de seringues, de tubes de caoutchouc, de matériel de piqûres; des rayons entiers de stérilisateurs, des tables couvertes d'instruments de chirurgie. Il y avait de quoi fournir plusieurs hôpitaux. Tout cela

n'avait jamais vu le front; une bonne partie du matériel, tout neuf, n'avait jamais servi. A la Calle de Velazquez, dans les locaux de la C. N. T., on découvrit des quantités fantastiques de bandages, *algo barbaro* (quelque chose d'énorme! — me dit l'infirmière); néanmoins, au front rouge, on lavait les bandages afin de les appliquer une seconde fois aux blessés. Il semble que les dirigeants rouges de Madrid maintenaient la population civile et l'armée dans cet état de misère afin d'apitoyer les amis de l'Internationale et d'obtenir d'eux de larges aumônes. Ces aumônes, en majeure partie, ne servaient pas à secourir la population, ou l'armée, mais à enrichir quelques profiteurs. Tel est le fait qu'il faudrait crier à ces millions de braves gens qui se sont saignés aux quatre veines pour aider la « démocratie » de l'Espagne loyaliste et qui, en réalité, ont rempli les poches de quelques démagogues.

Que cela soit arrivé en plein XX^e siècle, que de nombreuses personnes se soient laissé tromper, que de nombreux catholiques aient cru devoir se croiser les bras devant ces horreurs et proclamer leur impartialité positive, c'est là un fait qui fait bouillir le sang des Espagnols. J'ai entendu des expressions d'une amertume extrême contre les « braves gens » de plusieurs pays qui fermèrent les yeux devant ces horreurs. Je les excusais en alléguant la formidable propagande rouge et le manque de propagande efficace de l'autre camp, ce dont, hélas, nous sommes tous plus ou moins responsables. Une des leçons à retenir des trois années qui viennent de s'écouler, c'est que, dans la conception de millions de personnes, la vérité a fait place au mensonge, l'exploitation de la misère se pare du nom de solidarité, l'impiété se dit religion. Mais quand notre propagande catholique deviendra-t-elle adéquate aux immenses besoins de l'heure ?

Parlant des différents engins de guerre qui ont été essayés sur le territoire espagnol, un vieil aumônier militaire, — il était parti pour le front à l'âge de 63 ans, —

me dit : « Nous avons été le cobaye de l'Europe. » Mais si seulement l'Europe voulait apprendre la leçon de cette expérience. Qu'on m'excuse si j'insiste. Il est difficile de garder son sang-froid devant des situations semblables.

Ainsi il arriva que des bébés grandirent à Madrid, durant les trente-deux mois de la guerre civile, sans avoir une goutte de lait, sauf celui qu'ils arrachaient aux seins desséchés de leurs mères, que la mortalité quotidienne à Madrid augmenta du double, que des jeunes gens devinrent des vieillards courbés avant l'heure, que quatre personnes moururent de faim dans une queue *juste au moment où elles allaient tendre leur gamelle* pour recevoir le rata sauveur.

La résurrection de Madrid

Ce fut, pour moi, quelque chose d'inoubliable que d'avoir assisté à la résurrection de Madrid; quand j'arrivai, je l'ai déjà dit, il n'y avait *rien* dans les magasins, et, la nuit, les rues étaient encore obscures. Je ferai seulement une courte chronique de ces journées émouvantes, telles qu'elles furent vécues par un visiteur obscur qui ne fit que se mêler à la foule.

Pâques.— Le matin, je vais à la rue de Fuencarral; j'ai promis aux religieuses de Rome de dire la messe, le jour de Pâques, dans leur maison mère, qui fut durant la guerre civile une caserne de miliciens. Tout autour de l'édifice, une queue immense (il doit bien y avoir un millier de personnes, sinon davantage) qui attend aux portes d'une cuisine populaire. Cette queue me fascine, je me promets de m'y joindre avant la fin de mon séjour à Madrid. Je finis par trouver la porte du couvent, et j'entre. Les requetés occupent encore une partie de l'édifice et me laissent passer. Cinquante religieuses, toutes, sauf trois, en habits laïques, se sont réunies pour la fête de Pâques; je me présente, et on m'invite à célébrer

la toute première messe offerte ici depuis juillet 1936. Quelle messe de Résurrection! J'entends des sanglots derrière moi. Ces femmes pleurent comme dut pleurer la Madeleine quand elle se jeta aux pieds du Christ ressuscité; l'émotion me prend à la gorge, et il m'est difficile de lire le texte sacré sur le missel de poche qu'on a mis sur l'autel. Les religieuses chantent et disent que Marie fut l'espoir de ceux qui ont espéré en Elle...

Après la messe, je vais à l'Institut des Arts et Métiers où le P. Perez del Pulgar m'a donné rendez-vous. Cet institut, bâti par les Jésuites de Madrid, était la meilleure école d'ingénieurs de toute l'Espagne et donnait une instruction gratuite à plusieurs centaines d'étudiants. Durant trente-cinq ans, le P. del Pulgar, en collaboration avec le P. Polavieja qui organisa l'Institut et monta les ateliers, travailla à donner à cet institut une renommée mondiale. Ce matin, les deux religieux ont dit la messe dans une chapelle improvisée dans une des salles et les anciens élèves sont accourus en foule. Le P. Pérez del Pulgar lui-même me conduit à travers son domaine.

La partie centrale de l'immense édifice a été assez bien conservée. Avant la guerre civile, aussitôt après la dissolution des Jésuites, on y avait installé un Institut de Psychotechnique qui fut dirigé par César Madariaga. J'ignore si le docteur Madariaga a organisé les tchékas de Madrid, mais je sais que le docteur Mira, directeur de l'Institut correspondant de Psychotechnique à Barcelone, a fait les plans des tchékas dont nous parlerons plus loin, comme le témoignèrent les maçons quand ils furent conduits devant les tribunaux.

Dans l'aile droite de l'ancien collège, les rouges installèrent diverses choses; ces derniers temps, cette aile servit de caserne au dixième bataillon de travailleurs. Tout, sauf les archives, a été laissé par les miliciens dans le plus complet désordre. Les archives, par contre, et les fichiers sont en excellent état. Je vois un jeune officier les

saisir sous mes yeux. On pensera ce qu'on voudra de la fuite des grands chefs rouges et de cette façon de livrer tous leurs complices, avec les renseignements les plus compromettants, à la police nationale. Si j'étais rouge, ou révolutionnaire, ou anarchiste, ou communiste, je vouerais ces fuyards aux gémonies. Les lettres, apportées à la caserne par la dernière poste rouge, sont encore sur une table. Les paquets de linge sale que les soldats avaient préparés pour les envoyer à leurs familles pour être lavé remplissent une autre pièce. Du rez-de-chaussée s'exhale une puanteur abominable. Les inévitables lentilles nagent dans un liquide fétide. Dans les W. C., des marais d'immondices. Le P. del Pulgar, se rappelant l'état immaculé de ces salles, répète à chaque pas: « *Que barbaridad! Que barbaridad!* »

Nous passons dans la salle d'études. De tous les coins de l'immense édifice, on a amené ici les instruments scientifiques les plus précis et on les entassa à la diable les uns sur les autres. Tout a été jeté là pêle-mêle, dans un désordre affreux; voici un banc de Melloni, des galvanomètres et des calorimètres à profusion, un magnifique épidiastroscope complètement anéanti, un autre intact, mais dont on a volé la lampe. On a arraché des murs de tous les laboratoires les multiples tableaux électriques et on les a mis là, les uns sur les autres; on a bien essayé d'en installer un, on ne put y réussir, et on laissa tout cela dans cet état durant cinq ans. Des moteurs électriques, des dynamos, des pyromètres!

Désespéré, le vieux savant s'écrie: « Si on voulait remiser, qu'on remise au moins de façon... humaine! », en caressant deux pyromètres jetés sur un tas d'immondices: « En cinq ans, ils n'ont pas réussi à installer un seul tableau électrique. *Como esta todo esto!* » Et, passant la main sur un autre instrument: « Quand je pense combien de fois j'ai travaillé avec cela. Pourra-t-on reconstruire? *Des dizaines de millions de pesetas ont été complètement*

gaspillés. » Et de nouveau: « *Que barbaridad! Que barbaridad!* »

Nous allons aux ateliers, les superbes ateliers qui étaient l'orgueil de l'Institut et que le roi était venu admirer. Ici le vandalisme a été *définitif*. Tout a été détruit, arraché, transporté Dieu sait où, accumulé en partie dans la salle de débarras décrite plus haut. Sur un mur, une inscription à moitié effacée, célébrant le XX^e anniversaire de l'U. R. S. S. Les machines les plus précieuses sont ruinées. Le P. del Pulgar parle d'un instrument qu'il avait travaillé cinq ans à mettre au point, et il n'en reste que des fragments.

On avait installé une fonderie. Il reste encore une statue de bronze de saint Isidore de Séville de grandeur naturelle; elle a la tête défoncée. On avait voulu la fondre; on a découvert des quantités de calices, de ciboires, de patènes, apportés là pour les fondre. C'est affreux. A côté, de grosses quantités de bombes...

Un groupe d'anciens professeurs entoure le vieux savant dont la douleur est tragique. « *Que pena! Que tragedia!* Quelle peine, quelle tragédie », et l'expression revenait à chaque instant: « Comment réparer tout cela! »

J'oubliais! Je vois une petite brochure communiste! Je me baisse pour la ramasser; c'est un abécédaire pour miliciens où on les exhorte à « acquérir la culture, afin de battre les fascistes ». J'ai gardé cette brochure que j'ai dans ma collection.

Lundi de Pâques. — Des foules énormes circulent dans la Grande Rue et dans la rue d'Alcala. Les Madrilènes sont heureux de se promener, après avoir été si longtemps enfermés. Dans la plus belle rue de Madrid, la Promenade de la Castellane, quelques tables ont été mises sur les trottoirs; des passants s'attardent à des consommations; je m'arrête à une queue et cause avec ceux qui attendent. Tous ont eu quelqu'un de tué par les rouges, certaines

familles une personne, d'autres deux ou trois, quelques familles ont été complètement anéanties.

Mardi de Pâques. — Une queue devant un magasin où les œufs viennent d'arriver; une femme sort de la boutique en portant, sur un minuscule carré de journal, une demi-douzaine d'œufs. Elle rayonne en portant son trésor.

La viande vient également d'arriver. Tout le long de la Calle Serrano, on débite de grands quartiers de viande fraîche. On vend du chocolat en abondance. La presse annonce que 70,000 kilos de charbon arrivent aujourd'hui en gare, qu'il y a tant de farine que la vente libre du pain est assurée, que 35,000 à 40,000 kilos de jambons viennent d'arriver.

Mercredi 12 avril. — J'achète le journal *Ya*, en revenant de la messe. *Ya* est un journal populaire imprimé dans l'ancienne maison de *El Debate*, où parut, durant la guerre civile, l'organe communiste *El Mundo Obrero*. *Ya* tire déjà 80,000 exemplaires; le journal annonce que 16 tonnes de poisson viennent d'arriver de Huelva et qu'aujourd'hui il y a 200,000 kilos de tomates en vente à Madrid.

13 avril. — Aujourd'hui le pain est vendu sans cartes. Toutes les boutiques doivent être ouvertes, et ceux qui n'ouvrent pas seront punis. L'approvisionnement de tout genre continue: 100,000 kilos de poisson par jour, 80,000 de fruits et légumes; 60 wagons d'huile d'olive.

Je vais dîner à un réfectoire populaire, ouvert pour les seuls membres du clergé de Madrid. Ce réfectoire se trouve dans un sous-sol, dans la Promenade des Récollets; il a été créé par l'évêque, car la plupart de ses prêtres sont dans l'impossibilité de se nourrir; il est administré par l'*Auxilio Social*.

Je descends l'escalier, et prends place à une table encore vide. C'est le deuxième tour. Environ deux cents prêtres sont là, dont quelques-uns seulement portent soutane; ce sont des visiteurs, comme moi, qui viennent d'arriver à Madrid. La plupart des prêtres sont en civil,

mais quels pitoyables chiffons de mendiants! Il y a surtout des prêtres séculiers, mais j'ai autour de moi quelques religieux dont les communautés ne sont pas réorganisées. On cause; ce sont les mêmes histoires de famine et de persécution que j'ai si souvent entendues. La jeune servante qui porte l'uniforme d'*Auxilio Social* nous sert une assiette d'un ragoût, d'ailleurs très bien préparé, composé de pommes de terre, haricots, lard et jambon. Elle dit: « *Se puede repetir*. On peut en redemander. » Et les assiettes repassent, on reprend une bonne grosse portion. Ces prêtres font terriblement pitié. Sans soutane, pour la plupart misérablement vêtus, ils tendent humblement leur assiette, soulagent leur faim, et remercient Dieu de ce que l'évêque a eu compassion de leur détresse. Après le ragoût, on sert à chacun une tranche de viande frigorifiée, puis quelques biscuits. Un excellent repas, simple, mais nourrissant et réchauffant. Il y a un verre pour deux prêtres. Les jeunes filles d'*Auxilio Social* se rendent compte de la situation; elles sont pleines d'attention pour ces prêtres, dont beaucoup sont des infirmes et des vieillards.

J'interroge le prêtre qui est chargé de l'administration de ce réfectoire. Il me dit que l'institution fut ouverte le 30 mars, aussitôt après la libération de la ville; le lendemain, il y avait 425 dîners. La moyenne, depuis lors, a été de 325. Hier, me dit-il, il y eut 415 dîners et 413 soupers; aujourd'hui, tous les rapports n'ont pas encore été remis, mais il calcule qu'il doit y avoir de 400 à 500 dîners. Huit, parfois dix prêtres, trop infirmes pour venir, ont été servis chez eux; le soir, surtout, les vieillards envoient quelqu'un au réfectoire prendre leur portion...

14 avril. — Cette fois, aussitôt après ma messe, je vais assister à la distribution de la soupe à la Calle de Fuencarral. Des queues énormes, de chaque côté de la porte; plusieurs personnes, couchées sur le trottoir et enveloppées de couvertures, ont passé la nuit dans l'attente. On vient

d'ouvrir la porte, je me présente et demande la permission de regarder sur le porche, — ce qu'on m'accorde d'ailleurs gracieusement.

Cette cuisine populaire a été installée dans le couvent, jadis fort élégant, des Religieuses des Sacrés-Cœurs; la cuisine se fait dans le jardin, la soupe et le pain se distribuent au portail d'entrée, des soldats armés gardent l'ordre. Deux jeunes filles entrent, allègres, décidées, en riant. Ce sont deux volontaires de l'*Auxilio Social*; elles vont d'abord chercher des balais et nettoient l'endroit où elles installeront la cuisine. Un des balais est très usé et on n'en trouve pas d'autre. Une troisième vient et balaye elle aussi. On me dit que ce sont des jeunes filles d'excellentes familles qui ne songeraient souvent jamais à balayer leur propre chambre! On amène deux énormes chaudrons et des caisses pleines de pains. On met un chaudron à chaque coin de l'entrée, les jeunes filles s'installent et l'on commence. Il y a peu de cohue, au début, mais les soldats sont là et personne ne se laisse émouvoir. Chacun son tour! Les communistes, d'ailleurs, ont habitué les Madrilènes à attendre. Au fond, c'est à peu près la seule chose que les communistes ont su inventer: des queues pour le rationnement de la population, et la discipline dans les queues. Il y a toute sorte de personnes dans cette procession qui se pousse lentement vers les chaudrons fumants. Quand l'*Auxilio Social* vint à Madrid, il ne put s'occuper de faire un nouveau recensement de la misère de la population. On prit simplement les carnets de rationnement qu'avaient faits les rouges et on distribua la soupe d'après ces carnets. Il arriva donc que les éléments rouges de la population furent, au début, les plus favorisés. Plusieurs personnes se plainquirent de ce que les personnes qui avaient toujours sympathisé avec Franco dussent aller chercher leurs portions en même temps que les mégères de la F.A.I.; de fait, dans la queue de Fuencarral, je remarquai que bien des personnes, très

humblement vêtues, montraient beaucoup de distinction, tandis que d'autres, dont les lèvres peintes formaient un furieux contraste avec un accoutrement de haillons, auraient aimé s'agiter comme des furies. Une fois, quelqu'un dit devant moi qu'aux queues de l'*Auxilio Social* c'était surtout les rouges qui venaient manger: « *Que comen, que comen!* Qu'ils mangent, qu'ils mangent! » fut la réponse. Sur ce point, *Auxilio Social* fut inflexible. *Il nourrissait tous ceux qui avaient faim*, et il n'avait aucunement l'intention de faire de la politique avec la soupe.

Trois jeunes filles étaient autour de chaque chaudron; l'une prenait le carnet de la main des quémandeurs qui arrivaient avec la collection la plus hétéroclite de gamelles et de casseroles, et annonçait le nombre de personnes inscrites sur la page. Une autre jeune fille versait une énorme louche de ragoût par personne dans le récipient présenté; une troisième, qui tenait des miches de pain dans son tablier, donnait une miche par personne. Un enfant obtint ainsi sept portions; une femme en obtint douze; je me demandai si quelques-unes des personnes dont le nom était inscrit sur le carnet rouge n'étaient pas depuis longtemps dans les camps de concentration d'Argeles, ou dans les prisons de Franco, ou tuées en bataille ou fusillées pour assassinat. Peu importe. *Auxilio Social* n'avait pas le temps d'examiner et acceptait purement et simplement les carnets rouges.

Du portail, je passai au jardin. Beau jardin de pensionnat, dans un état lamentable de désordre; on lisait encore les inscriptions « Vive la C.N.T. », « Vive la F.A.I. » Onze jeunes filles épluchaient des pommes de terre, le rata mijotait dans dix gros chaudrons; une bonne odeur, comme celle de la soupe quand on la sert dans les fermes, remplissait ce jardin aristocratique. A chaque repas, on distribuait le contenu de soixante-huit chaudrons.

Du 29 mars au 18 avril, *Auxilio Social* distribua ainsi des repas chauds. Le 18 avril, le gouverneur ordonna que, pour être admis aux soupes populaires, il fallait présenter un certificat d'indigence.

« Auxilio Social »

Il est difficile de faire un pas, aujourd'hui, en Espagne, sans rencontrer quelque manifestation de la prodigieuse activité d'*Auxilio Social*. J'allai donc me documenter à son centre principal de Madrid (Serrano, 6). Voici ce qu'on me raconta.

Au début de la guerre civile, alors que les jeunes gens accouraient à l'Alto de Léon pour lutter contre les rouges, le phalangiste Onésimo Redondo, ami et camarade de José Antonio Primo de Rivera, fut tué à Labajos; il laissa sa veuve, Mercedes Sanz Bachiller, âgée de 25 ans, et trois enfants en bas âge. Mercedes voulut continuer l'oeuvre de son mari et eut l'idée géniale d'organiser les femmes espagnoles dans le travail de l'arrière. Elle voulait montrer aux combattants que leurs enfants étaient soignés, et que, lorsqu'ils reviendraient au foyer, ils trouveraient tout en excellent état. Les femmes espagnoles s'organisèrent donc dans cette *armée de la paix* et assurèrent le ravitaillement de l'arrière.

Au début d'octobre 1936, Mercedes obtint la somme de 5,000 pesetas qui lui furent prêtées par un sympathisant; le 29 octobre, un premier groupe de travailleuses fit une collecte dans les rues; le lendemain, *Auxilio Social* ouvrait son premier réfectoire populaire à Valladolid, et Franco en faisait une oeuvre nationale; en janvier 1937, *Auxilio Social* obtenait l'autorisation de quêter dans toute l'Espagne; à cette époque, la nouvelle fondation s'appelait *Secours d'Hiver*. Le nom d'*Auxilio Social* vint plus tard.

En juillet 1937, *Auxilio Social* lançait une « Œuvre de la Protection à l'enfant », dans le but de recueillir les orphe-

lins et ouvrir des crèches pour les enfants que leurs parents ne pouvaient soigner. Peu à peu, *Auxilio Social* ouvrait des hôpitaux, des cuisines spécialisées, des asiles de vieillards, des maternités, des colonies d'enfants, des maisons d'apprentissage, etc. Ce n'était plus une simple œuvre d'assistance à l'arrière; c'était déjà une grande construction sociale, et ses tâches augmentaient.

De fait, *Auxilio Social* veut faire l'unité de l'Espagne par-dessus les divisions de classe et de parti; il s'est donné l'ambitieux programme de réaliser la *justice sociale*.

Il va sans dire que ce programme est gigantesque. Si l'Espagne nationale put, lors de la libération de la Catalogne, ravitailler de façon efficace cinq millions d'affamés, ce fut assurément dû en grande partie à cette jeune organisation dynamique. Quand Madrid fut libéré, *Auxilio Social* entra le 29 mars 1938 dans la capitale à deux heures de l'après-midi et distribua immédiatement 366,877 rations; le lendemain, on distribuait 800,000 rations de pain, 600,000 dîners froids et 100,000 repas chauds; le 31 mars, 860,000 repas froids et 178,000 repas chauds. Les réfectoires populaires recueillent 4,000 personnes qui souffrent d'*avitaminosis*, en danger de mourir de faim. 16,000 personnes y sont soignées. Le 7 avril, *Auxilio Social* avait déjà donné plus de sept millions de repas dans la seule ville de Madrid; le 14, on était arrivé à plus de dix millions. Rappelons qu'en même temps il fallait ravitailler d'autres centres. Madrid, sans doute, a été choyé. Les Espagnols aiment leur capitale, et les autres villes, Murcia, Albacete, Alicante, etc., n'ont pas eu une part aussi considérable de la manne déversée par *Auxilio Social*. Néanmoins, l'observateur le plus superficiel se rend compte de la prodigieuse, — j'allais dire miraculeuse, — activité de la nouvelle organisation et des énormes résultats déjà obtenus.

Tout en applaudissant de toutes mes forces un dévouement aussi fécond, ce mouvement était tellement énorme

que je tenais à me renseigner aussi exactement que possible à son égard. N'y a-t-il pas danger à ce qu'il accapare les initiatives individuelles? *Auxilio Social* a pour emblème un poignard qui est enfoncé dans la gueule d'un dragon, — c'est l'emblème du *Deutsche Fichte Bond*, une organisation allemande; son nom primitif était le *Secours d'Hiver*, qui rappelle assurément le *Winterhilfe* national-socialiste allemand. Fallait-il, tout en reconnaissant l'œuvre splendide accomplie, faire des réserves sur ce mouvement, exprimer des appréhensions sur ce qui pourrait devenir une mainmise de la charité officielle sur la charité privée? Je mentionne ces points d'interrogation pour assurer mes lecteurs que mon enquête ne fut pas superficielle. Au risque d'être impoli, je poussai mon interrogatoire à fond et voici ce que les deux jeunes filles qui me reçurent (elles occupent l'une et l'autre des positions très importantes dans l'organisation) me répondirent.

Auxilio Social ne veut en aucune façon accaparer les initiatives individuelles; au contraire, il cherche à les développer. Ainsi, quand Madrid fut libéré, *Auxilio Social* invita les personnes de toute l'Espagne à ravitailler directement leurs parents ou leurs amis qui se trouvaient dans la capitale, et mit pleinement à la disposition des particuliers les facilités de transport de l'organisation centrale. Ainsi, *Auxilio Social* ne supplanta pas la bienfaisance privée, mais put, au contraire, lui donner un rayonnement beaucoup plus grand.

Auxilio Social a obtenu que toutes les jeunes Espagnoles donnent six mois de service à la Nation une fois durant leur vie, de 17 à 35 ans (et je n'hésitai pas à reconnaître que cette initiative est superbe), mais, c'est ici qu'apparaît l'inspiration profondément chrétienne et familiale du mouvement, les jeunes Espagnoles ne sont pas envoyées où le veut l'État (comme c'est le cas en Allemagne, avec des conséquences souvent désastreuses pour la foi et les mœurs des jeunes Allemandes); elles

peuvent, si bon leur semble, rendre ce service chez elles; dans tous les cas, toutes, en Espagne, doivent travailler. C'est pourquoi l'immense travail de ravitaillement est fait gratuitement *par de jeunes volontaires*, provenant souvent d'excellentes familles; ces jeunes filles travaillent de 8 heures du matin jusqu'à 9, 10 heures du soir, avec un dévouement superbe, comme j'avais d'ailleurs pu le constater moi-même. Cette activité met les jeunes filles en rapport avec toutes les classes de la société et leur apprend la sainteté du travail. La plupart de ces jeunes filles commencent leur journée avec la messe et la communion quotidienne. L'esprit de charité qu'on cherche à développer dans l'organisation touche au sublime. On me raconta le cas d'une fillette de 12 ans qui berçait une autre enfant plus petite qu'elle. « Elle ne peut s'endormir que dans mes bras, disait-elle, je suis sa petite maman. » La fillette de 12 ans était orpheline, son père avait été tué par les rouges; l'autre fillette venait d'une famille de révolutionnaires...

Je n'étais pas encore satisfait. Quels sont les rapports d'*Auxilio Social* avec la hiérarchie? La jeune demoiselle qui m'informait avec la plus grande amabilité ne comprit pas d'abord ma question. Elle crut que je lui posais des questions sur le mécanisme du réfectoire pour prêtres où j'avais dîné quelques jours auparavant. « Non, lui dis-je, je désirerais savoir quels rapports existent entre l'organisation nationale de l'*Auxilio Social* et la hiérarchie espagnole. » Elle m'envoya alors chez un prêtre, l'assesseur national, Don Andrés Maria Mateo, qui avait son bureau au même étage.

Après qu'il eut bien compris ma question, Don Mateo me répondit de la façon suivante. Il y a, dans le Conseil national de l'*Auxilio Social*, un prêtre qui s'appelle l'assesseur national, proposé par *Auxilio Social*, mais recevant sa nomination canonique de la hiérarchie; dans chaque délégation provinciale se trouve un assesseur

provincial, nommé par l'évêque sur proposition de la délégation provinciale; enfin, dans chaque centre se trouve un *aumônier* qui, d'ordinaire, est le curé. Où le clergé a été fusillé, *Auxilio Social* tâche d'organiser des catéchismes et de faire le travail préparatoire; tel fut le cas à Castellon, à Santander, etc. A Madrid, on travaille maintenant à préparer une gigantesque première communion.

Durant le carême, on a organisé des réunions particulières qui, au fur et à mesure que le mouvement se développera, deviendront aisément des retraites. On n'oblige personne à assister aux offices, on exhorte seulement; on travaille surtout à faciliter la tâche du curé et on lui laisse le champ libre.

Vraiment, il était inutile d'insister. *Auxilio Social*, comme d'ailleurs toutes les institutions de l'Espagne nouvelle, est imprégné de catholicisme, et il est évident que tous ne cherchent qu'à assurer la collaboration la plus étroite entre les volontaires de la charité, tels qu'ils sont embrigadés dans cette organisation, et le clergé. Plus tard, on me dit que Pie XI avait envoyé une bénédiction toute particulière à *Auxilio Social*. Les ressemblances avec le *Winterhilfe* allemand sont, par conséquent, secondaires et accidentelles, et seuls les esprits superficiels ont le droit de s'en inquiéter ou de jeter des soupçons indignes sur l'admirable dévouement de ces millions de courageuses jeunes filles.

Frentes y Hospitales

A côté d'*Auxilio Social* se trouve une autre organisation, entièrement dans les mains des femmes d'Espagne. Elle porte le nom d'« Assistance aux Fronts et Hôpitaux » et veille à prendre soin directement des soldats en permission, des blessés, de leurs enfants, des orphelins de guerre, etc. C'est une sorte de prolongation de la Croix-Rouge espagnole. A Barcelone, je pus visiter une des

salles de couture de cette organisation, et admirai, ici comme à *Auxilio Social*, l'ardeur avec laquelle les jeunes Espagnoles se mettent au travail.

Cette participation de la femme à la vie nationale est une des caractéristiques de l'Espagne nouvelle; elle peut devenir un des meilleurs éléments pour reconstituer l'unité spirituelle du pays. Les hommes, en se battant comme des lions, ont gagné la guerre; les femmes, semblait-il, se sont donné pour mission de gagner la paix. Elles mettent toute leur douceur et tout leur charme à panser les blessures des cœurs plus encore que des corps. J'admirai ces jeunes personnes qui travaillent de toutes leurs forces à nourrir les rouges aussi bien que les blancs, à prendre soin des enfants des uns et des autres. Elles ne mettent pas seulement en pratique la parole de Franco: « Je veux être le Caudillo de tous les Espagnols »; elles apportent le rayonnement de la charité du Christ dans les milieux ulcérés par la haine de classe et par une horrible propagande. Dieu les bénisse pour leur travail acharné, leur simple douceur, leurs communions quotidiennes où elles puisent la force nécessaire à leur immense dévouement, leur simple docilité aux directives de la hiérarchie qui a placé à leurs côtés les assesseurs ecclésiastiques qui veilleront à ce que cette puissante organisation garde toujours son caractère éminemment espagnol, et, par conséquent, catholique.

Derniers jours — Conclusion ¹

Une de mes dernières journées à Barcelone, alors que je me promenais sur la *Calle de Aragon*, j'aperçus une église qui avait été affreusement mutilée par l'incendie. Toits défoncés, murs défigurés par de larges taches de suie noire. La porte était ouverte; j'entrai, le sol était cou-

1. Il nous faut omettre ici, faute d'espace, un chapitre intitulé: *Les Problèmes*.

vert de débris jusqu'à une hauteur, par endroits, d'une vingtaine de centimètres; la table de communion était dans un état piteux; les murs s'écroulaient; dans ce qui avait été jadis une chapelle latérale, trois soldats, des gardes qui veillaient sur les restes d'un dépôt de charbon, mis là à l'époque rouge, fumaient autour d'un feu de coke. Tout était dans un état tellement lamentable que je ne songeai même pas, alors, à me découvrir.

Je causais avec les soldats quand arriva une femme, pauvrement vêtue, portant un grand sac, comme le font les ménagères quand elles vont faire leurs emplettes. Je lui demandai si elle avait été dans les environs quand l'église flamba. « Je crois bien, me dit-elle, je suis une religieuse de ce couvent. On mit le feu le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine. — Comme c'est affreux, lui dis-je. — Oh, c'est bien pire à l'intérieur. Auriez-vous envie de faire un tour? » Elle me conduisit à travers ce qui avait été un des plus beaux couvents de Barcelone, si bien que la Généralité avait voulu en faire sa résidence. Comme les Sœurs s'y étaient refusées, ce fut un des premiers couvents à être incendiés. Nous allâmes d'abord dans ce qui avait été, jadis, une grande école gratuite. La religieuse m'expliquait ce que chaque pièce avait été; elle évoquait des salles propres, coquettes, une multitude rieuse d'enfants, des chapelles recueillies, l'intimité de la vie religieuse en communauté. Les décombres, parfois, atteignaient plus d'un mètre. Par les toits, les fenêtres, la pluie tombait. Nous arrivâmes à une sorte de corridor qui avait été défoncé par les débris qui étaient tombés des toits; un trou béant laissait voir une cave obscure. Tout près, un escalier caché sous les décombres. « Descendez si vous le voulez, dit la religieuse; moi, je ne descends pas; vous verrez les caveaux des religieuses; tous ont été défoncés, sauf un. »

Je cherchai mon chemin dans les ruines. *Tous*, absolument tous les tombeaux avaient été défoncés; la

religieuse n'avait pas été bien informée. Pas un seul n'était resté fermé. Dans plusieurs, on voyait encore des ossements et des restes de chiffons. Une odeur de cadavre remplissait le souterrain. Devant deux tombes profanées, trônaient, pour ainsi dire, sur les décombres qui atteignaient à cette place un demi-mètre de haut, un pot de chambre renversé. C'était la signature des profanateurs de ce cimetière de religieuses. L'impression fut horrible...

Un autre jour, j'allai visiter la Tchéka de Valmayor; comme toutes les autres institutions de ce genre, elle a été installée dans un couvent. Les portes sont ouvertes; j'entre avec mon compagnon, et visite l'intérieur de cette prison. Les paillasses sont encore par terre; environ six paillasses par cellule, mais il semble évident que chaque prisonnier n'avait pas sa paille; il y eut, par intervalles, jusqu'à 3,000 prisonniers dans ce couvent, — incomparablement plus petit que la *Prison Modèle* de Burgos dont il a été question plus haut. Dans la soupente, la prison des femmes, — un grand dortoir. On me montre l'endroit abandonné par une femme dont l'enfant était né en prison au cours d'une captivité de quatorze mois. Quand les troupes nationales arrivèrent sous les murs de Barcelone, tous les prisonniers furent emmenés par les rouges et personne ne sait ce qui leur est arrivé.

Nous rencontrons le guide qui nous mène au jardin où ont été installées les cellules de torture. Celles-ci ont été souvent décrites dans la presse et on en a publié d'abondantes photographies en divers journaux: les minuscules cellules où un prisonnier ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher, ni même rester debout. S'il levait la tête, il mettait en action une sonnerie électrique. A la hauteur des yeux, une ouverture d'où entrait une forte lumière. Il lui était impossible de dormir; ses genoux et ses reins étaient bientôt écorchés par les parois de sa petite boîte. Dans un autre, le plancher était fait de briques placées

à angle droit sur le plancher; une forte lumière lui montrait des peintures bizarres aux vives couleurs. De là on passait dans la boîte sonore — une cellule sans aucun angle où chaque son était répercuté simultanément de tous côtés; une crécelle était mise en action au-dessus, pour produire un bruit infernal. C'était plus petit, beaucoup plus petit que la prison Mamertine à Rome, et le son produit par les multiples échos, quand nous fermâmes la soupape qui nous avait admis dans cette boîte, est quelque chose d'indescriptible. Ces petites cellules étaient propres, faites avec élégance. On voit les torsionnaires gantés, l'œillet à la boutonnière. Je n'ai jamais rien vu d'aussi infernal, et je compris alors soudainement pourquoi, à Madrid et à Barcelone, on peut encore parler des assassins de la F. A. I., mais il suffit de mettre en avant le nom de Négrin, — l'auteur de ces tortures savantes, — pour susciter des protestations presque hystériques.

Il y a aussi des chaises électriques, des cellules souterraines en ciment armé, complètement obscures, où l'on mettait les prisonniers tout nus pour vingt-quatre ou quarante-huit heures, un puits où on les jetait et d'où on les repêchait pour recommencer la torture. L'élégant docteur qui a voulu cela peut aller aux États-Unis parler de « démocratie » aux fous qui voudront l'écouter, il fera bien de ne jamais remettre les pieds dans son pays.

En visitant la tchéka de Valmayor, une autre idée me poursuivait incessamment. Ces tchékas, ces tortures savantes ont été le don que la Russie bolchevique a fait à l'Espagne. Depuis vingt ans, nous avons tous cru, hélas, que la Russie était loin, qu'il fallait la laisser à elle-même. Tant que la Russie restera ce qu'elle est, la patrie du communisme mondial et du G. P. U. universel, le monde ne respirera jamais. Ce qui est arrivé en Espagne arrivera ailleurs, et les Négrin ne manqueront pas qui vendront leur pays à Moscou. On pourra, par des luttes héroïques, écarter le bolchevisme d'un pays, de plusieurs pays; il

renaîtra ailleurs. *La tâche urgente, si l'on veut sauver la civilisation, est d'en finir avec le bolchevisme russe.* Quelques-uns penseront que cela pourrait se faire avec des armées, avec des combinaisons diplomatiques. Erreur profonde. Le cancer est trop développé pour qu'on puisse le cautériser avec ces méthodes qui risqueraient probablement d'être fatales. Le mal est allé trop loin. Nous ne voyons qu'un seul remède, c'est la conversion de la Russie par l'apostolat des missionnaires catholiques, et, s'il le faut, leur emprisonnement dans des tchékas, semblables à celles de Barcelone, et même, si Dieu le veut, leur sacrifice suprême. Nos convictions d'amour sont plus fortes que les doctrines moscovites de haine, et nous pouvons, Dieu aidant, accomplir cette tâche. Au fond, il n'est pas plus courageux d'aller braver les tchékas à Moscou que de les subir à Barcelone, mais en allant à Moscou, nous prenons l'offensive dans nos mains et nous portons la bataille où elle doit être portée.

Telles étaient les réflexions qui ne me laissaient pas de repos au cours de cette tournée macabre à travers les boîtes à torture de Barcelone; je les écris aujourd'hui après avoir assisté à un émouvant office religieux dans l'église russe de Rome. L'espoir de la Russie, l'espoir du monde, après Dieu, se trouve dans ces jeunes gens qui, dans le recueillement du Collège russe de Rome, se préparent à l'apostolat russe et qui sont destinés à transformer cet antre d'abominations en un foyer d'apostolat. Dieu veuille qu'ils puissent partir le plus vite possible. Hâtons l'heure de Dieu par notre participation plus intense à la « Croisade de Prières » lancée par cette revue.

6 novembre 1939

Imprimi potest: E. PAPILLON, S. J.
Provincial

6 novembre 1939

Nihil obstat: Léon BOUVIER, S. J.
Cens. dioc.

Montréal, 6 novembre 1939

Imprimatur: † Em.-A. DESCHAMPS, v. G.
Ev. de Thennesis, aux. de Montréal

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

155. <i>L'Effort économique de notre race</i>	Rodolphe LAPLANTE
156-157. <i>La Forêt canadienne</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
158. <i>Le Caractère de l'adolescent</i>	R. P. Paul-Emile FARLEY, C. S. V.
159-160. <i>Les Allocations familiales</i>	R. P. Léon LABEL, S. J.
161. <i>L'Association professionnelle</i>	Abbé Maxime FORTIN
162. <i>Fédération des Œuvres d'hygiène infantile</i>	XXX
163. <i>La Réforme du calendrier</i>	J.-H. RICHARDSON
164. <i>Les Petites Industries féminines à la campagne</i>	Georges BOUCHARD
165. <i>L'Union ouvrière</i>	Abbé L.-A. LAFORTUNE Gérard TREMBLAY
166. <i>Les Anciennes Corporations</i>	R. P. STANISLAS, P. S. V.
167. <i>Le Communisme international au Canada</i>	E. S. P.
168. <i>Parents et Maîtres, leur collaboration</i>	Abbé Arthur MAHEUX
169. <i>L'Enseignement agricole d'hiver</i>	Albert RIOUX
170. <i>Le Cinéma</i>	Oscar HAMEL
171. <i>La Crise protestante</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
172-173. <i>La Formation technique</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
174. <i>La Gaspésie intérieure</i>	PÉNINSULAIRE
175. <i>Chefs ouvriers catholiques</i>	L.-G. HOGUE
176. <i>La Mission sociale de l'hygiène</i>	Dr J.-A. BAUDOUIN
177. <i>Les Associations ouvrières au Canada</i>	E. S. P.
178. <i>Rotary et Maçonnerie</i>	E. S. P.
179. <i>L'Indissolubilité du mariage</i>	R. P. E. JOMBART, S. J.
180. <i>Le Tourisme source de richesse</i>	Eugène L'HEUREUX
181. <i>La Vaccination antituberculeuse</i>	Dr J.-C. BOURGOIN
182. <i>L'Utilisation des sous-produits de la pêche</i>	Joseph RISI
183-184. <i>La Paroisse au Canada français</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
185. <i>L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique</i>	Abbé J.-Ad. SABOURIN R. P. SCHELPE, S. J.
186. <i>L'Industrie chimique et le Canada</i>	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
187. <i>Le Travail des jeunes filles</i>	Mme W. RAYMOND
188. <i>Les Communautés religieuses et la Cité</i>	Juge C.-E. DORION
189. <i>Les Œuvres dans la Cité</i>	R. P. BONHOMME, O. M. I.
190. <i>Le Syndicalisme catholique canadien</i>	E. S. P.
191. <i>La Semaine sociale de Chicoutimi</i>	Wilfrid GUÉRIN
192. <i>L'Eglise et la question syndicale</i>	PP. ARENDT et MULLER, S. J.
193. <i>Nos Orphelins</i>	Sœur ALLAIRE, etc.
194-195. <i>Encyclique sur l'éducation de la jeunesse</i>	S. S. PIE XI
196. <i>L'Enseignement religieux</i>	S. G. Mgr ROSS
197. <i>La Semaine du dimanche</i>	XXX
198. <i>Pour nos enfants</i>	Sœur MARIE HADELIN, etc.
199. <i>La Préférence aux Syndicats catholiques</i>	XXX
200. <i>Pour le bon journal</i>	Abbé A. ROBERT et O. HÉROUX
201. <i>Le Sens catholique</i>	E. MERCIER et G. LADOUCEUR
202-203. <i>L'Apostolat laïque</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
204-205. <i>Instruction ou Education</i>	Esdras MINVILLE
206. <i>En Russie soviétique</i>	E. S. P.
207-208. <i>Manuel antibolchévique</i>	E. S. P.
209. <i>La Participation des laïques à l'apostolat</i>	Antonio PERRAULT
210-211. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>	S. S. PIE XI
212. <i>Le Mariage chrétien</i>	R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.
213. <i>L'Etat et la morale publique</i>	Léo PELLAND
214-215. <i>L'Etat et le mariage</i>	Juge C.-E. DORION
216. <i>L'Activité sociale des prêtres de Belgique</i>	R. P. Albert MULLER, S. J.
217-218. <i>Cahier anticommuniste</i>	E. S. P.
219. <i>Pour la Colonisation</i>	E. S. P.
220. <i>Le Rêve communiste</i>	R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.
221. <i>Pour la Paix</i>	E. S. P.
222. <i>La Famille</i>	R. P. C. RUTCHÉ, C. S. SP.
223-224. <i>Le Plan quinquennal</i>	ENTENTE INTERNATIONALE
225. <i>La Profession agricole</i>	Abbé Georges-M. BILODEAU
226. <i>Les Opérations de Bourse et leur moralité</i>	R. P. BOURNIVAL, S. J.
227. <i>Le Retour de la mère au foyer</i>	Rde Sr GÉRIN-LAJOIE
228. <i>La Place des enfants n'est pas au cinéma</i>	E. S. P.
229. <i>L'Action catholique et l'Épargne populaire</i>	E. POIRIER et W. GUÉRIN
232-233. <i>Pour la Restauration sociale au Canada</i>	E. S. P.
234. <i>La Culture intellectuelle religieuse</i>	Abbé Anselme LONGPRÉ
235. <i>La Ligue Catholique Féminine</i>	UN AUMÔNIER
237. <i>L'Agriculture, base économique d'une nation</i>	Abbé Édouard BEAUDOIN

Decidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2005

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Suite)

238. <i>L'Œuvre de la Colonisation</i>	Esdras MINVILLE
239-240. <i>Le Programme de Restauration sociale</i>	{ A. RIOUX, A. CHARPENTIER Dr P. HAMEL, A. GUÉRIN
241. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i>	Abbé Philippe PERRIER
242. <i>La Doctrine sociale de l'Église et la C. C. F.</i>	Mgr Georges GAUTHIER
243-244-245. <i>Le Mouillage du capital</i>	Adrien GRATTON
247-248-249. <i>Essais d'organisation corporative</i>	R. P. Albert MULLER, S. J.
250. <i>Eugénisme et stérilisation</i>	E. JORDAN et Abbé VIOLLET
251-252. <i>Journées anticommunistes — I.</i>	E. S. P.
253. <i>Journées anticommunistes — II.</i>	E. S. P.
254-255. <i>La Menace communiste au Canada</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
256. <i>L'Organisation corporative</i>	Eugène DUTHOIT
257. <i>Le Chômage de la jeunesse</i>	E. S. P.
258-259. <i>Déclaration — Thèses — Statuts</i>	LIGUE DE LA CLASSOCRATIE
260. <i>Le Scoutisme</i>	R. P. Oscar BÉLANGER, S. J.
261. <i>L'Apôtre laïque</i>	R. P. Thomas PINTAL, C. SS. R.
262. <i>Le Komintern</i>	ENTENTE INTERNATIONALE
263. <i>L'Encyclique « Immortale Dei »</i>	S. S. LÉON XIII
264. <i>Allocations familiales</i>	Claire HOFFNER
265. <i>Les Relations avec Moscou</i>	E. S. P.
266. <i>La Crise libératrice</i>	R. P. Albert MULLER, S. J.
267. <i>Le Syndicalisme catholique au Canada</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
268. <i>L'Ordre corporatif</i>	A. MULLER, S. J., et E. DUTHOIT
269-270. <i>Les vingt-cinq ans de l'E. S. P.</i>	EN COLLABORATION
271. <i>Caisse populaires et rédemption sociale</i>	{ Cardinal VILLENEUVE C. VAILLANCOURT et E. POIRIER
272. <i>Comment établir l'organisation corporative au Canada</i>	Esdras MINVILLE
273. <i>L'Orientation professionnelle</i>	Abbé Irénée LUSSIER
274-275. <i>Pour le Christ-Roi et contre le communisme</i>	E. S. P.
276. <i>Les Exercices spirituels</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
277. <i>Petit Catechisme anticommuniste</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
278. <i>La Vérité sur l'Espagne</i>	Cardinal ISIDORO GOMA TOMAS
279. <i>L'Action catholique spécialisée</i>	R. P. Adrien MALO, O. F. M.
280-281. { <i>L'Encyclique « Divini Redemptoris »</i> { <i>L'Encyclique « Mit brennender Sorge »</i>	S. S. PIE XI
282. <i>La Formation sociale dans nos collèges classiques</i>	Abbé Damien ROBERT
283. <i>Le Vendredi saint de l'Église d'Espagne</i>	Secrétariat des C. M.
284. <i>La Coopération économique</i>	{ Abbé Lucien BEAUREGARD Jean-Baptiste CLOUTIER
285. <i>Le Syndicalisme national catholique</i>	E. S. P.
286. <i>La Malfeasance du capitalisme actuel</i>	Abbé Georges CÔTÉ
287. <i>L'Action catholique au Canada</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
288. <i>Le Problème rural</i>	Nos EVÊQUES
289-290. <i>Catechisme de l'organisation corporative</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
291. <i>Lettre encyclique sur la liberté humaine</i>	S. S. LÉON XIII
292. <i>Jeunesse et politique</i>	Jean FILION
293. <i>Pour que vive notre français</i>	P. Gabriel LA RUE, S. J.
294. <i>L'Action catholique et les religieuses</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
295. <i>Petit Catechisme d'éducation syndicale</i>	P. Richard ARÈS, S. J.
296. <i>L'Industrie dans l'économie du Canada français</i>	Olivier ASSELIN
297. <i>Pour un Ordre nouveau</i>	{ Mgr DESRANLEAU Cardinal VILLENEUVE
298. <i>Mentalité communiste</i>	Mgr John T. McNICHOLAS
299. <i>Lettre pastorale collective sur la tempérance</i>	Nos EVÊQUES
300. <i>La Nationalisation des entreprises</i>	Mgr Wilfrid LEBON
301-302. <i>Le Comité paroissial</i>	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
303. <i>Une enquête sur le communisme à Québec</i>	Edouard LAURENT
304. <i>Un pays qui a ruralisé son enseignement primaire</i>	François-Xavier BOUDREAU
305. <i>L'Église et les grands problèmes de l'heure présente</i>	S. Exc. Mgr CARTON DE WIART
306. <i>La Corporation professionnelle</i>	Maximilien CARON
307. <i>La législation anticommuniste dans le monde</i>	E. S. P.
308. <i>La Paix</i>	S. S. PIE XII
309. <i>L'Espagne au sortir de la guerre</i>	Joseph LEDIT, S. J.

N. B. — Les numéros omis sont épuisés.

(Abonnement: \$1.50 par an)

L'École Sociale Populaire laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses écrits.

BNQ



C 000 093 053

DU MESSAGER, MONTRÉAL

93053

